L'évolution psychiatrique 87 (2022) 653–656

Disponible en ligne sur www.sciencedirect.com

ScienceDirect

et également disponible sur www.em-consulte.com

À propos de

La psychanalyse au service de l'autisme. *À propos de* ...« La différence autistique » de Jean-Claude Maleval

Psychoanalysis in the service of autism

Renaud Evrard *

Laboratoire Interpsy, université de Lorraine, 23, boulevard Albert 1er, 54015 Nancy, France

INFO ARTICLE

Historique de l'article :
Reçu le 28 mars 2022
Accepté le 25 juin 2022

Jean-Claude Maleval est psychanalyste, professeur émérite de psychologie clinique à l'Université Rennes 2. Son œuvre très riche peut se lire comme une immense contribution à la clinique des structures subjectives. Les travaux issus de sa thèse ont permis de préciser les différences entre structure névrotique et psychotique, à partir de l'étude différentielle du délirium névrotique (ou « hystérie crépusculaire ») et du délire psychotique [1]. Halluciner et délirer ne seraient pas l'apanage de la psychose. Certaines expériences exceptionnelles telles que le vécu d'enlèvement par les extraterrestres, associé aux dérives de la psychothérapie autoritaire [2], lui sert efficacement d'exemple [3]. Puis l'évolution systématisée de ce délire psychotique a fait l'objet d'une étude attentive [4], jusqu'à clarifier un concept fondamental identifiant la structure psychotique selon Lacan, la forclusion du Nom-du-père [5]. Il parvient alors à préciser un autre cas-limite de l'approche structuraliste, la présence de signes discrets de structure psychotique échappant aux radars habituels, soit la « psychose ordinaire » [6]. Ce parcours fait office de grand chelem entre les formes ordinaires et extraordinaires de deux grandes structures cliniques [7].

Ce chercheur ne s'est pas arrêté là. La lecture de Lefort et Lefort [8] lui a laissé entrevoir que l'autisme pourrait constituer, selon leur hypothèse, une structure clinique à part entière. De nombreux travaux

* Auteur correspondant.
Adresse e-mail : renaud.evrard@univ-lorraine.fr

https://doi.org/10.1016/j.evopsy.2022.06.005
0014-3855/© 2022 Elsevier Masson SAS. Tous droits réservés.

se sont succédé pour nourrir cette réflexion [9–11] (et le présent ouvrage semble l'aboutissement de deux décennies d'écritures et d'échanges. Beaucoup des éléments du livre ont fait l'objet de diffusions publiques sur un blog (https://blogs.mediapart.fr/j-c-maleval/blog) ou le site de la Cause de l'autisme (https://cause-autisme.fr/), notamment avec la collaboration de Michel Grollier [12].

1. Un préambule final

L'époque est telle que cet ouvrage est contraint d'emblée de se justifier d'exister. L'approche psychanalytique de l'autisme serait effectivement compromise, en disgrâce au niveau des autistes et de leur entourage, au bord de l'interdit sur le plan légal. Cela introduit une contrainte d'écriture qui pèse sur tout le livre : il semble s'adresser à deux publics, aux préjugés polarisés. Le texte veille à ne jamais glisser dans une affirmation qui, extraite de son contexte, laisserait place à des interprétations hostiles. Le titre même de « différence autistique », sans sous-titre, ne précise pas qu'il s'agit d'une étude complète de la structure subjective autistique selon une approche psychanalytique lacanienne. Dans sa préface hautement technique, construite sur le mode du contradictoire, Jacques-Alain Miller va jusqu'à parler d'un « pacte avec le *Zeitgeist* » ([13], p. 6) ayant poussé Maleval à mettre son livre sous le signifiant de la « différence ».

L'écriture de Maleval navigue entre un texte très accessible, multipliant les exemples et les citations, et des parties convoquant certains concepts de la clinique lacanienne qui viennent articuler le tout. Une personne autiste, ou son entourage, ou un non-psychanalyste, sont-ils en mesure de suivre le fil du raisonnement ? Maleval ([13], p. 356) sait que son livre, avant même sa parution, figure déjà sur une « liste noire » soutenue par des associations telles que Autisme France.

Certains obstacles sont taillés de manière à être rapidement contournés. Le premier chapitre brise d'emblée l'assimilation entre autisme et psychose en cinq arguments ([13], pp. 26-44) que Miller qualifie de « sans appel » ([13], p. 12). Puis le cœur du propos est la progressive délimitation de la structure autistique ([13], pp. 45-295), raffinant les travaux précédents [9] [8]. Ensuite, fort de cette proposition majeure, le dialogue reprend ([13], pp. 297-337) avec la conception cognitiviste de Laurent Mottron, professeur de sciences cognitives à l'Université de Montréal et auteur de *L'intervention précoce pour enfants autistes* [14]. Les points communs sont mis en avant, car les positions se sont rapprochées. Mottron fait lui-même le constat d'échec, avec trente années de recul, des interventions comportementales intensives précoces « pourtant encore recommandées en France » ([13], p. 297). Il vante désormais une « intervention fondée sur les forces » qui converge vers les recommandations des thérapeutes ayant un référentiel psychanalytique. Maleval décrit ces convergences, tout en montrant pourquoi il est plus pertinent de placer l'affectif au-dessus du cognitif, tant dans la genèse des troubles que dans leur prise en charge. Étonnamment, l'auteur relègue à la conclusion ([13], pp. 355-372), après un chapitre novateur sur les « modalités du transfert de l'autiste » ([13], pp. 339-353), une attaque en règle de toutes les falsifications de Mottron relatives à la psychanalyse. Cette conclusion contient en vérité de nombreuses clarifications qui auraient pu arriver en préambule, afin d'inciter certains lecteurs à se défaire de leurs préjugés, nourris par la désinformation, sur des notions telles que « les mères frigidaires », le travail de Bettelheim, la métaphore lacanienne du crocodile, les pratiques psychanalytiques, etc. Maleval est finalement obligé de se démarquer de ce sous-produit culturel :

« Notre recherche ne partage guère "l'approche psychanalytique de l'autisme" telle qu'elle s'est répandue dans les médias depuis le début du XXI^{e} siècle. Il s'agit d'une construction, en forme d'épouvantail, forgée par certaines associations de parents d'enfants autistes. Elle tient en plusieurs assertions, tantôt biaisées, tantôt fausses, qui sont plus ou moins parvenues à se faire passer pour des évidences auprès des non-spécialistes : les psychanalystes culpabilisent les parents, attendent l'émergence du désir, leurs préoccupations sont mercantiles, ils sont les tenants d'une approche rétrograde non informée des avancées de la science et ils considèrent l'autisme comme une psychose. » ([13], p. 356)

Si Maleval corrige ces mythes, il n'a pas la prétention de tout défendre. Avec une grande humilité, en guise de main tendue, il affirme que les psychanalystes de toutes orientations doivent aux parents d'autistes des excuses publiques ([13], p. 361). Certains lecteurs seraient avantagés de commencer la lecture par cette conclusion, puis de remonter vers la préface/postface de Miller, rédigée dans un style lacanien elliptique qui est loin de refléter celui de Maleval.

2. Clinique de la différence

Comment réaliser une œuvre clinique d'un phénomène que l'on considère, en premier lieu, comme n'étant pas une maladie ?

L'approche structurale permet justement cet abord, puisqu'il ne s'agit pas de réaliser un diagnostic psychopathologique, mais un repérage de signes d'une organisation psychique plus ou moins fonctionnelle. La cible première est donc « l'autisme ordinaire » [15], décrit dans son évolution, pas à pas, depuis ses formes dites « sévères » jusqu'aux formes dites de « haut niveau ». Cette graduation laisse encore poindre un regard extérieur, psychopathologique, sur une construction éminemment subjective.

Dans le deuxième et essentiel chapitre, Maleval synthétise d'abord ses travaux sur la rétention de l'objet pulsionnel de la voix [9] et ses différentes modalités plus ou moins extravagantes de faire avec la langue (mutisme, démutisation, babil autistique, vocalisations involontaires, langue verbeuse, langue privée, langue factuelle de signes figés ou ordonnés). Le langage autistique éclaire très exactement la différence entre signe et signifiant, ce dernier étant ce qui pose le plus problème.

Mais cette réflexion sur les constituants essentiels de l'autisme s'enrichit d'un approfondissement de la notion de « gel des affects », qui se décline dans la notion de « gel du signifiant-maître ». Loin d'un rapport inné au corps, l'autisme doit apprendre à sa façon à faire avec des ressentis corporels qui sont de possibles sources de souffrance. Maleval illustre, en les sériant, les étapes possibles de cet apprentissage qui amènerait à un « dégel du signifiant-maître » et la constitution, progressive, d'une identité : perception brouillée des ressentis corporels, identité floue, identité transitiviste calée sur les semblables, identité dissimulée sous des façades inventives, puis identité assumée. La part prise par le « bord », l'autre concept majeur de cette vision structurale [9], qui subsume celui des « îlots de compétences », apparaît comme le support d'étayage de ce processus, support qui peut se nourrir des dispositifs thérapeutiques décrits dans les derniers chapitres, en particulier du positionnement d'un thérapeute averti du fonctionnement autistique. Un dosage entre incitation insistante (« doux forçage ») et initiative laissée au sujet autiste forge le cadre de l'écoute [11]. La thérapie par affinité est régulièrement louée [16].

Par rapport aux travaux précédents où la délimitation avec la structure psychotique faisait davantage débat, Maleval a tranché en préférant cette conceptualisation d'un « gel » plutôt que d'une « forclusion », n'en déplaise à Miller ([13], p. 12-13), qui espérait parvenir à un mathème s'insérant parfaitement dans le système théorique. L'autisme fait différence, même pour la psychanalyse. Maleval montre sa préférence pour cette innovation pragmatique plutôt que d'avoir à attendre de résoudre toutes les équations.

Il faut dire que les apports de Lacan relatifs à l'autisme sont particulièrement maigres, si bien que ces miettes sont exploitées à outrance (le mot de « gel » est employé une fois par Lacan à propos de l'autisme, rappelle Miller, [13], p. 12).

Le véritable matériel qui permet cet échafaudage théorique vient de plusieurs sources. Maleval produit une analyse très fine des observations cliniques de Kanner et Asperger, Klein et Bettelheim, et d'autres cliniques plus récentes de psychanalystes lacaniens. Lui-même donne très peu d'exemples cliniques personnels, se justifiant du fait que moins de 1 % des demandes reçues par un analyste en libéral viennent d'autistes ([13], p. 362), en particulier dans le climat actuel. Maleval se fait également le lecteur des travaux internationaux d'auteurs non-analystes, avec un sens aigu du dialogue.

L'apport majeur est celui des autobiographies d'autistes, désormais très nombreuses, dont les citations abondent, parfois de façon itératives comme pour en faire des discours-maîtres. Quelle valeur de vérité leur donner ? Assurément que Maleval est obligé de défendre le bien-fondé de textes initiés par la communication facilitée, rejetés par certains scientifiques qui affirment qu'on ne peut pas strictement les attribuer aux autistes eux-mêmes. Certainement qu'il opère des sélections dont il est le seul responsable, et contredit même parfois certaines interprétations élaborées par des auteurs autistes. C'est néanmoins cette parole, et non celle des autorités de la psychanalyse et de la science, qui sonne le plus juste. Parole parfois poétique, souvent étonnante, dont Maleval cherche fondamentalement à se faire le relais. C'est en cela que ce livre me semble prendre position pour une psychanalyse au service de l'autisme.

Déclaration de liens d'intérêts

L'auteur déclare n'avoir aucun conflit d'intérêts

Références

[1] Maleval JC. Folies hystériques et Psychoses dissociatives. Paris: Payot; 1981. p. 315.
[2] Maleval JC. Étonnantes mystifications de la psychothérapie autoritaire. Paris: Navarin/Le champ freudien; 2012. p. 221.
[3] Maleval JC, Charraud N. Modernité du démoniaque. Psychologie clinique, nouvelle série 1997;1(4):117–30.
[4] Maleval JC. Logique du délire. Paris: Masson; 1997. p. 214.
[5] Maleval JC. La forclusion du Nom-du-Père. Le concept et sa clinique. Paris: Seuil; 2000. p. 491.
[6] Maleval JC. Repères pour la psychose ordinaire. Paris: Navarin/Le champ freudien; 2019. p. 233.
[7] Evrard R. Pour introduire la névrose extraordinaire. Recherches en psychanalyse 2013;15:71–9.
[8] Lefort R, Lefort R. L'autisme, spécificité. In: Le Symptôme-Charlatan. Paris: Seuil; 1998. p. 311–20.
[9] Maleval JC. L'autiste et sa voix. Paris: Seuil; 2009. p. 341.
[10] Maleval JC. L'autiste, son double et ses objets. Rennes: Presses Universitaires de Rennes; 2009. p. 286.
[11] Maleval JC. Écoutez les autistes. Paris: Navarin/Le champ freudien; 2012. p. 23.
[12] Grollier M. Autisme et schizophrénie. Des histoires entremêlées, des réponses variées. Rennes: Presses Universitaires de Rennes; 2022. p. 127.
[13] Maleval JC. La différence autistique. Saint-Denis: Presses universitaires de Saint-Denis; 2021. p. 398.
[14] Mottron L. L'intervention précoce pour enfants autistes. Nouveaux principes pour soutenir une autre intelligence. Bruxelles: Mardaga; 2016. p. 250.
[15] Frigaux A, Lighezzolo-Alnot J, Maleval J-C, Evrard R. Clinique différentielle du spectre de l'autisme: l'intérêt de penser un "autisme ordinaire". Evol psy 2021;86(1):141–66.
[16] Perrin M. Affinity therapy. Nouvelles recherches sur l'autisme. Rennes: Presses Universitaires de Rennes; 2015. p. 341.